

Cacher un DVA si possible à plus d'un mètre de profondeur dans un sac à dos ou sous une planche de contre plaqué de 50cm de côté environ pour pouvoir sonder.

### Tester les autres méthodes.

Dégager un trou de un mètre de profondeur avec accès pour secourir la personne au fond, ça à l'air tout bête, mais mieux vaut avoir dégagé une fois une fausse victime à 1 ou 2m de profondeur avant l'accident que de se demander comment faire un trou avec accès commode pour les secours au moment de l'accident.

*Les références qui manquaient dans le premier article et celles du second sont données ci-dessous. L'ensemble des références bibliographiques sera repris à la fin de la dernière partie.*

#### Références :

[1] Manuel Genswein : *Tactiques de recherche en présence de plusieurs ensevelis*. Revue «les Alpes» 12/2002 p34-35 et plus complet sur le site web de l'auteur.

### Conclusion :

Trouver une victime est plus complexe que chercher un DVA en terrain plat sous 50 cm de neige. Mais cet exercice est la première étape à dominer. Pas besoin de neige pour s'initier, un DVA sous un paquet de feuilles en forêt ou sous 50cm de sable permet une première approche de toutes les phases de recherche. Les autres exercices en terrain accidenté et à grande profondeur sont plus difficiles à mettre en oeuvre mais sont tout aussi importants. La troisième partie va aborder les cas d'en-

[2] Manuel Genswein : *Localisation fine en cercle – Un système efficace et fiable pour la localisation précise des ensevelis à grande profondeur*

[http://www.genswein.com/manuel\\_lawine\\_english.html](http://www.genswein.com/manuel_lawine_english.html)

[3] Michèle Chevalier : [http://chevalier.michele.free.fr/tech\\_et\\_secu/arva.htm](http://chevalier.michele.free.fr/tech_et_secu/arva.htm) et références dedans

[4] Andres Lietha: *Optimisation de la portée des appareils arva*, Revue «les Alpes» 12/2000 p26-27

## Chronique d'une tempête non annoncée à Gressoney

Par Julien Baudry

Quelques lignes sur une fameuse expérience...

Le contexte : dernier car de ski de la saison, en direction du Mont Rose, par Gressoney. Le groupe est constitué de Michèle et Antoine, d'Eric, et de votre narrateur dévoué. Le car est retardé (ah tiens ?), le petit déjeuner doit s'improviser, et le départ pour une journée ascensionnelle de 1800 m se fait sous la pluie vers 10 h 30. Sous la pluie, puis sous la neige. Nous pouvons chausser vers 2600 m si je me souviens bien, et nous continuons notre ascension jusqu'au col de Salza à 3000 m. Dans l'intervalle, nous apercevons brièvement le soleil, mais le ciel reste lourd, gris métal, et n'incite pas à l'optimisme. La météo avait annoncé de la pluie pour cette première journée, donc aucune voix ne s'élève dans les rangs pour conspuer le sort. Au col donc, pause grignotage et nous reprenons, non sans quelques acrobaties sur les premiers contreforts qui suivent : un mélange d'herbe et de neige sur plan incliné, Michèle est aux commandes, nous passons...

A 3300 m, nous prenons pied sur le glacier, en laissant à notre droite le refuge de Montova. La météo ne s'améliore pas car le vent vient jouer sur le glacier. Au début c'est un vent soutenu mais pas alarmant. C'est aussi le moment que je choisis pour coincer un peu, après 1500 m d'ascension, et en arrivant dans la zone où l'altitude alourdit traditionnellement mon geste. Je rétrograde petit à petit vers la seconde moitié du groupe. Antoine et Michèle fanfaronnent en tête, et Eric semble suivre. A mi-glacier, j'aperçois le refuge Gnifetti sur son rocher, dominant le glacier d'une cinquantaine de mètres. Je ne l'avais pas encore remarqué. En même temps, le vent forçait encore, et nous ressentons tous le besoin de nous arrêter de temps à autre, le temps de laisser passer une rafale. Puis, notre maintien au rang de bipède vertébré nous oblige à utiliser les bâtons pendant de longues secondes (c'est un peu contradictoire, je sais...). Maintenant, je n'avance plus que de 10 mètres en 10 mètres, et le vent commence à me refroidir. Pourtant, ce n'est déjà plus le moment de glisser la polaire entre la carline et la

veste, il est trop tard. Notre progression migre petit à petit d'ascension glacière finale en lutte acharnée contre les rafales, et le vent m'a déjà pratiquement jeté à terre 2-3 fois. Aux trois quarts du glacier, je relève un peu la tête et aperçois, au travers du voile de neige roulée filant à l'horizontale, Antoine et Michèle, bientôt suivis d'Eric, s'arrêter non loin de la dernière roche à gravir, en bordure du glacier. Ils vont s'équiper en crampons. Moi, intégré dans le peloton du CAF-RSF qui nous accompagne, 100 m en aval, je décide de faire de même : la progression à ski devient difficile, et la stabilité n'est plus assurée...

Je pose mon sac, me penche dessus. Le vent et la neige durcie en profitent pour s'engouffrer sous mes vêtements. Je dois enlever les lunettes de soleil et mettre le masque car je ne vois plus grand-chose. J'enlève les lunettes et... ne vois plus rien du tout. Partout de la neige dure s'immisce, frappe, aveugle. Je cherche à tâtons mon masque au fond du sac. Ca y est, c'est fait !! Je déchausse. Pour ne pas perdre de vue mes skis, je les retourne et je m'agenouille dessus. J'attrape mes crampons. J'essaie de les mettre, bien-sûr sans enlever les gants. Impossible d'enlever les gants. Pendant ce temps, le vent forçait encore, et même à genoux sur le glacier, je dois courber l'échine, en endurant la neige qui frappe et brûle les cuisses au travers du pantalon de ski. Un quart d'heure m'est nécessaire pour m'équiper, réussir à fixer mes crampons non automatiques malgré le vent qui cherche à opposer la boucle et la sangle, tel deux aimants qui s'évitent continuellement. J'en peux plus, j'en ai marre, je me demande ce que je fous là. Un court instant, je me demande comment je vais réussir à rejoindre le refuge, je me demande s'il n'y pas d'autre solution, tellement le vent m'incite à me recroqueviller et à ne plus bouger. Le refuge de Montova est tentant, juste le temps que tout ça se calme, sauf qu'il est apparemment fermé. C'est risqué, et je ne suis pas sûr de pouvoir prévenir les autres de mon option différente. Et puis ça n'est pas « secure ». Et puis le temps ne peut pas se calmer comme par magie pour me permettre de re-

monter ensuite. Et de réaliser tout à coup que je suis obligé de continuer quelles que soient les conditions, si dures soient-elles, sinon... Sinon rien ! Une image m'effleure l'esprit, mais je la balaie aussitôt, pas question d'y penser, pas question d'envisager les choses sous cet angle !! Faut qu'on bouge, coûte que coûte, quel que soit l'effort ! Je me redresse. Mon sac est refermé et je n'ai plus qu'à attacher mes skis. Je soulève mes genoux et... Incroyable ! Je n'en vois qu'un !! Je me retourne, je regarde à droite, à gauche, à coté, plus loin, partout. Rien. Plus de deuxième ski ! La tempête l'a emporté... Je ne distingue rien de précis à plus de 5 mètres de toute façon. Ma décision est vite prise : tant pis !! Le plus important est de ne pas rester là et de me mettre à l'abri au refuge. Je me demande un instant si planter fermement le second dans la glace pour repérer l'endroit et faciliter la recherche du lendemain serait une bonne idée, mais dans le doute, de peur de perdre le second, je repars avec.

Je reprends ma progression donc. C'est plus stable avec les crampons, mais je suis toujours bien chahuté par la tempête. Je progresse tant bien que mal, par 3-4 foulées. Ça siffle, ça hurle, ça fouette !! Au prix d'un effort important, je m'approche de la barre rocheuse doucement, et... d'Eric. Tiens, pourquoi est-il toujours là ? Je lui demande, en criant pour couvrir la tempête, si ça va ; et là, j'aborde un Eric au bord de la crise de nerfs. Ça fait une demi-heure qu'il essaie d'attacher ses crampons sans y parvenir. Il écume. En me voyant, il abandonne, et me crie que tant pis, il en a ras-le-bol, il n'a pas le

de neige, et enrage tout autant que moi, et avance. Je ne garde aucune notion de temps pour cette finale. Mais finalement, en passant les derniers détails, on atteint le refuge tant espéré, et on se précipite vers la porte, puis à l'intérieur.

Dedans, le contraste est saisissant : c'est le calme, l'air sans neige, la quiétude après le déluge, une ambiance qui permet de recouvrer peu à peu ses esprits après la lutte contre les éléments. Je suis crevé, vidé, je souffle. Je jette mon matos plus que je ne le pose, et très vite je croise le regard d'Eric. Je suis stupéfait ! Il est hagard, les yeux grand ouverts, ronds comme des billes, et on peut y lire toute la peur qu'il a éprouvée sur le glacier, immobilisé par l'impossibilité à s'équiper. C'est impressionnant, je n'ai jamais vu un tel regard, et je pense qu'il s'est planté à jamais dans ma mémoire. J'appelle Antoine pour qu'on l'aide à se déséquiper. Tout en se déséquipant, il commence à trembler... Et puis c'est mon tour. Je commence à trembler de tous mes membres, de façon incontrôlée. C'est impressionnant, impossible à maîtriser. En fait, l'hypothermie se manifeste. Avec l'effort et la rage, il est vrai que je ne ressentais plus rien d'autre que l'environnement hostile, et mon esprit était tout entier concentré sur ma progression au travers des rafales, sur le glacier, puis sur le rocher et dans les paquets de neige. Mon cerveau a fait le ménage dans les informations essentielles pour atteindre l'objectif. Même avec du recul, je reste impressionné par la force qui m'a remis en marche, et m'a forcé à avancer dans ces conditions inconnues de moi. Là où un animal

se tapi de peur, l'homme, tout aussi apeuré, reprend son chemin car il sent que son salut est un peu plus loin. C'est une belle expérience de réaction typiquement humaine, mélange d'instinct et de volonté.

La fin de l'histoire intervient en deux temps. 2-3 heures plus tard, après avoir été abreuvés de plusieurs bols de soupe comme des bambins (impossible de tenir ni bol ni cueillere), Eric et moi retrouvons petit à petit un état plus normal, avec l'arrêt des tremblements, aidés en cela par quatre couches de couverture. Puis, le lendemain matin, par un magnifique

beau temps quoique toujours venteux (voir photo), on aperçoit une tâche brune tout en bas du glacier; Antoine va voir et ramène mon ski pendant que je vais chercher ceux d'Eric au bord du glacier. Tout est bien qui finit bien, on peut reprendre notre périple après cette soirée intense autant que mémorable, cette tempête non annoncée qui aurait décoché ses rafales à 130 Km/h d'après Antoine (plus d'après moi, mais je m'emballe).

L'aventure de mon ski sera évidemment connue du car entier avant même que je ne l'atteigne le mardi soir... C'est la magie des potins et leur transmission quasi télépathique...



*Lendemain de tempête, vu du refuge.  
Le glacier 50m plus bas, toujours balayé par les vents.  
Mais où est mon ski ?*

choix et va grimper sans les crampons. Il plante ses skis sur le bord du glacier pour ne pas être gêné, sa progression sera suffisamment risquée pour ne pas s'encombrer. Nous entamons donc le dernier raidillon tous les deux. Il y a une corde fixe, mais la neige a été déposée par paquets par le vent, et nous ne pouvons nous en servir que par endroit. Là où d'habitude, ma prudence naturelle m'aurait fait régulièrement hésiter une seconde avant d'avancer, je lutte, je grimpe, je jette mon ski en avant, et je me jette d'une trace à l'autre, à l'arrachée. Je progresse à la rage. J'ai laissé filer mon sang-froid avec le vent, je ne veux pas rester sur ce maudit glacier, je veux être à Gnistetti ! Eric aussi patauge dans les mètres cube